

Maxine BARBONNAIS
Camille MAX-PATURAL
Elentari VASSEUR
Héloïse VIRON

Le Capitaine Tory



CAPITAINE TORY

*Il balança sa lanterne
trois fois et la goélette apparut lentement.*

C'était un lundi ou un mardi. Je n'arrive pas à bien me souvenir. Ce matin-là, un chaud rayon de soleil m'avait réveillé en cette année de 1870. Chipant un petit pain moelleux de la vieille Isla, la cuisinière de l'orphelinat, je sortis par la fenêtre. Flânant dans les rues brumeuses de Londres, je percutai un étrange homme. Vêtu d'habits de marin, il ne sembla pas s'apercevoir de la collision. A l'endroit où je l'avais bousculé, je ressentis une forte douleur. Elle était sûrement due au choc de cette rencontre brutale. Quand l'homme me dévisagea, son regard perçant me transperça et mon sang se glaça. Affolé, le cœur battant, je pris mes jambes à mon cou, effrayé par une telle vision d'horreur. Au bout de la rue, j'osai, non sans peur, me retourner pour le revoir. Rien. Plus aucune trace de lui. Il avait disparu. Avais-je rêvé ? Etais-je devenu fou ? L'horloge sonnait midi, je retournai avec hâte à l'orphelinat. Je restai quelques instants sur le seuil pour revivre mentalement cette épouvantable matinée.

Soudain, M. Barnardo, directeur et fondateur de l'orphelinat quatre ans auparavant, m'interpella. Sans plus de précisions, il me demanda de l'accompagner, ce que je fis. Alors, un frisson parcourut mon corps déjà tressaillant. L'homme qui m'avait renversé était là ! Mon épaule, qui avait souffert de la collision, se mit à me faire extrêmement mal. Devant moi et assis en face du bureau, l'homme m'avait ostensiblement reconnu. Mon sang ne fit qu'un tour et des sueurs froides coulèrent dans mon dos. Le directeur, surpris de ma réaction, me demanda de le saluer. D'abord pétrifié, je me mis ensuite à balbutier une formule de politesse tandis que le marin me serrait la main. Devant son traumatisant sourire, je compris que dès qu'il repartirait je serai de ses bagages. Alors, je l'observai : à la lumière, il était plus pâle que la normale. Ses cheveux poivre et sel étaient taillés courts. L'homme était grand et des muscles saillants étaient visibles à travers ses habits de marin. Son visage dur me présageait une mauvaise intention à propos de mon adoption. Je ne sais pourquoi, cette image me marqua. Malgré mon départ imminent, je sus que c'était la dernière fois que je voyais ce bureau, cette pièce, cette maison qui avait tant fait pour moi. C'est donc le ventre noué que je partis. Etrangement, en quittant l'orphelinat, nous nous dirigeâmes vers les quais...

Il faisait nuit et les quais étaient sombres. L'homme qui m'avait adopté ne semblait pas savoir où il allait. Nous fîmes plusieurs tours sur les quais pendant lesquels le marin regardait les alentours comme par peur que quelqu'un nous ait vus. Je commençai à avoir une sorte de malaise à force de tourner sans but et après un certain temps, je ressentis une inquiétude d'être dehors en pleine nuit avec cet homme dont je ne savais rien.

Il devait être minuit passé et mon inquiétude devenait de plus en plus forte à force de marcher sur le pavage des quais. Soudain, l'homme s'arrêta comme

s'il était sûr qu'il n'y avait personne. Alors, nous nous approchâmes du bord du quai : il balança sa lanterne trois fois et une goélette apparut lentement au milieu de la brume du port. En voyant cette apparition soudaine, j'eus l'impression d'être fou. Je me figeai mais le marin m'emmena dans une barque pour se rendre au navire qui apparaissait de plus en plus impressionnant au fur et à mesure qu'on s'en approchait. L'homme ne m'adressa la parole que lorsque la barque fût à portée du navire :

« Bienvenue sur la *Perle Blanche*, bâtiment m'appartenant, moi, Capitaine Tory. » Je n'osai parler tant la stupeur provoquée par l'apparition du bateau était encore présente en moi. Le capitaine m'amena sur le pont où je vis avec étonnement de très nombreux enfants. Il m'entraîna ensuite dans la cale où d'autres enfants travaillaient. Il m'expliqua que j'allais devoir me mettre à l'ouvrage comme les autres. Je m'y mis l'instant d'après sans discuter. Dans le noir de la cale humide, on perdait vite la notion du temps. Après l'avoir nettoyée de fond en comble, j'allai m'asseoir dans un coin lorsque je vis une petite ombre grelottante. Je m'en approchai et découvris qu'il s'agissait d'un chien. Un autre enfant fit de même et me dit que le chien s'appelait Indiana.

Au fil du temps passé dans cette sombre cale, je me liai d'amitié avec ce chien et les autres enfants. Cependant, Il y avait une porte de l'autre côté dont nous ignorions tout et qui faisait grogner Indiana quand il passait à côté...

J'hésitais à entrer ne sachant pas ce qu'il y avait derrière la porte. Après un instant d'hésitation, je l'ouvris et nous entrâmes. Je vis des enfants, beaucoup d'enfants qui travaillaient. Ils étaient tous transparents. Certains étaient plus visibles que d'autres. Ils ressemblaient à des fantômes et ils avaient l'air fatigués comme s'ils travaillaient depuis longtemps. Quelqu'un s'approcha de moi. Il était si pâle que nous le voyions à peine. Il se présenta :

« Bonjour, je m'appelle Charles, et toi ?

-Je m'appelle Will

Il avait l'air sympathique, alors je lui demandai :

-Pourquoi êtes-vous tous transparents ?

-Je ne sais pas mais plus nous travaillons plus nous devenons transparents et nous finissons par perdre notre âme, dit-il tristement. »

Une inquiétude m'envahit mais j'étais quand même curieux de savoir pourquoi ils perdaient leur âme alors je décidai de chercher. Je proposai à Charles de m'accompagner, ce qu'il accepta. Nous commençâmes par fouiller le bateau à la recherche d'indices. Je ne savais pas depuis combien de temps nous cherchions quand nous arrivâmes devant une porte fermée.

« C'est le bureau du Capitaine, me chuchota Charles.

-Est-ce qu'il est à l'intérieur ?

-Je pense. »

Nous nous cachâmes en attendant qu'il sorte. Le temps passa et le capitaine sortit enfin de son bureau. Nous entrâmes dans la pièce.

Elle était grande et éclairée par une lampe qui se trouvait au centre de la pièce. Il y avait beaucoup d'objets, très différents les uns des autres dont je ne connaissais pas l'utilité. Nous fouillâmes un peu jusqu'à ce que Charles me dise :

« Regarde, sur la table, le journal. Je le pris et je commençai à lire.

-De quoi cela parle-t-il ? me demanda Charles qui avait l'air inquiet. Ma gorge se serra.

-Le capitaine utilise les âmes des enfants pour retrouver la vie.

-Il faut que nous partions d'ici, me dit Charles. »

Je devais échapper à cette horreur. Alors, avec Charles, nous décidâmes de mettre en place un plan. Pour cela, nous avons besoin d'une corde, trouvée dans la cale du bateau, d'un poignard, ramassé sur le bateau du capitaine, et d'Indiana. Cette nuit, il partirait avec la corde, qu'il tendrait du bateau au quai. Plus tard, dans la nuit, nous utiliserions ce pont pour sortir du navire. Une fois à quai, le poignard servirait à couper la corde.

La nuit tombée, nous mîmes le plan à exécution : Indiana partit avec la corde. Charles et moi attendîmes son retour pour y aller. Alors qu'il arrivait et que nous nous mettions en route, une voix rauque retentit : « Où allez-vous ? ». Le capitaine nous avait surpris. Alors que je me retournais, Charles se jeta sur moi pour me protéger d'un coup de sabre. Déséquilibré par ce mouvement, le capitaine transperça la coque du bateau en blessant mon ami. N'ayant d'autre choix, je pris mes jambes à mon cou et rejoignis Indiana qui m'attendait sur le quai. Le sabre du capitaine étant coincé dans la coque, j'eus le temps de couper la corde. Quelle fut ma surprise en me retournant de voir le bateau couler avec son capitaine fou de rage ! Toutes les âmes s'échappaient du bateau. Je dis un dernier au revoir à mon ami Charles. Après ça je retournai à l'orphelinat qui me demanda où j'étais passé la veille alors qu'il s'était passé un an sur ce bateau maudit.